



# GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 77.

JEUDI, 17 Mars 1808.

## EXTÉRIEUR.

### RUSSIE.

Petersbourg, le 20 février.

Le général en chef, comte de Buxowden, est parti pour se mettre à la tête de l'armée rassemblée sur les frontières de la Finlande suédoise; il était accompagné du général de Suchtelen, quartier-maître-général. La Gazette de la Cour a publié tout récemment la lettre gracieuse que l'Empereur écrivit, à la fin de l'année dernière, au général Buxowden, en lui envoyant l'Ordre de Saint-André.

Le ministre de la guerre, général-comte Arakschejew, est nommé inspecteur-général de toute l'infanterie et de l'artillerie. Le sénateur-prince Labanow-Rottowski, l'un des signataires du traité de Tilsitt, est nommé gouverneur-général de la Petite-Russie (Klein-Russland.)

D'après une liste publiée par le Saint-Synode, le nombre des naissances dans tout l'Empire russe a été, en 1806, de 1,346,565 individus, et le nombre des décès de 845,503, de manière que les naissances ont surpassé les décès de 500,662. On ne comprend dans cet état que les individus professant la religion grecque.

Dans le cours de l'année dernière, il est arrivé à Riga 1154 navires, et il en est sorti 1141. L'importation a été de 3,190,829 roubles, et l'exportation de 11,524,754. Les Anglais avaient importé pour 1,100,513 roubles, et exporté pour 6,509,768.

Un ukase impérial porte que, comme le bataillon de milices s'est particulièrement distingué dans la dernière campagne, il sera assimilé au corps de troupes de la garde impériale. En conséquence, tous les officiers de ce bataillon auront à l'avenir les mêmes droits que ceux de l'infanterie de la garde. Le nombre des officiers et soldats, la division des compagnies, l'ordre du service, ainsi que la solde, seront les mêmes. Le bataillon de milices conservera son uniforme actuel. (Journal de l'Empire.)

### DANEMARCK.

Copenhague, le 3 mars.

Toutes les nouvelles de mer s'accordent à assurer que plusieurs vaisseaux de guerre anglais sont tellement pris dans les glaces, à la hauteur d'Elfsborg, qu'ils ne pourront se dégager sans éprouver des avaries considérables.

Les prises anglaises se vendent très-bien. La cargaison du *Jupiter*, particulièrement, a été vendue fort au-delà de l'estimation, tant les juifs ont mis d'ardeur dans leurs enchères.

Un malheureux journalier, père de quatre enfants, a trouvé dernièrement dans un champ labouré et gelé près Odensée, un instrument d'or, dont il est difficile d'assigner quel était l'usage chez nos ayeux; il consiste en deux branches jointes par une charnière. Le poids en est environ de deux marcs. Cet honnête homme en a fait l'annonce publique; mais il ne se présentera certainement point de propriétaire, et ce petit trésor lui restera.

La fermentation dans les esprits est très-grande en Suède, si l'on s'en rapporte à tous les voyageurs revenant de cette contrée, et à certains écrits qui y circulent, malgré toutes les prohibitions. On cite entr'autres un pamphlet que l'on dit fort piquant, et qui a paru sous ce titre: *Pourquoi deux Suédois ne valent-ils pas un bœuf?* Cette demande fait allusion au traité par lequel le roi Gustave IV vend ses sujets aux ministres anglais 14 liv. sterling par tête, tandis que les Anglais eux-mêmes paient les bœufs plus du double. (Journal de Paris.)

### A L L E M A G N E.

Vienne, le 3 mars.

LL. MM. l'empereur et l'impératrice ont donné une audience solennelle, ces jours derniers, aux députés des Etats provinciaux du comté de Gorice et à ceux de la ville de Trieste. Les orateurs des députations étaient M. le comte Jean de Trauttmansdorff pour le comté de Gorice, et M. de Lovass pour Trieste.

Les Anglais continuent à exercer leurs pirateries dans l'Archipel. Ils ont divisé leur flotte en plusieurs petites escadres, avec lesquelles ils établissent des croisières plus ou moins étendues. Quelques-uns de leurs vaisseaux sont toujours stationnés vers les côtes de l'Egypte. Toutes leurs négociations avec les Turcs sont décidément rompues. (Publiciste.)

S. A. I. l'archiduc Rodolphe est hors de danger; on espère même qu'il ne tardera pas à être en pleine convalescence. Pendant sa maladie, aucune personne de la cour n'a paru au théâtre, à la redoute, ou à tout autre divertissement public.

L'envoyé de Perse, qui a quitté Paris pour retourner dans son pays, vient d'arriver à Vienne avec son fils et sa suite. Il continuera sa route dans deux ou trois jours. (Journal de Francfort.)

Des bords du Danube, le 8 mars.

Depuis dix à douze jours nous étions privés de nouvelles d'Italie et du Tyrol, à cause de l'interruption de presque toutes les communications, occasionnée par la quantité prodigieuse de neige qui est tombée dans cet intervalle. Le courrier d'Innsbruck a cependant réussi à passer deux fois; mais comme la neige est encore plus abondante dans le Tyrol, particulièrement du côté de Brenner (entre Innsbruck et Brixen), il n'a pu nous apporter la maille de Vérone et de Venise. Depuis quatre jours, les routes étant plus praticables, nous avons vu arriver d'Italie, avant-hier et hier quelques voyageurs qui avaient été obligés de s'arrêter dans leur voyage. L'un d'eux qui a visité Venise, assure qu'on y a pris diverses dispositions pour organiser immédiatement le port franc; il sera ouvert le 1<sup>er</sup> avril prochain, à l'île de Saint-Georges, où chaque négociant est autorisé à louer un magasin. Les troupes évacuent cette île pour qu'on n'y manque pas de bâtimens. Les marchandises qui seront expédiées du port franc à l'étranger, ne pourront pas traverser la ville. Celles, au contraire, qui doivent passer sur la terre ferme du pays de Venise, resteront au canal Guidecca, sans entrer dans la ville ou dans les lagunes.

On apprend par la même voie que toute la Dalmatie jouit en ce moment de la plus parfaite tranquillité, ainsi que la partie de l'Albanie qui est occupée par les troupes françaises. Depuis que Cattaro n'a plus de garnison russe, les monténégrins vivent en paix avec les français, et ne donnent aucun sujet de plainte; mais la confusion et le désordre regnent toujours dans les provinces voisines de la Turquie, avec lesquelles d'ailleurs les communications ne sont pas très-fréquentes. (Journal du Commerce.)

Francfort, le 11 mars.

S. A. E. le prince-primat, notre souverain, est arrivé hier au soir à Aschaffenburg. Dans peu de jours, Francfort aura le bonheur de posséder dans ses murs ce prince cheri.

Depuis quelque tems, les fabriques de la Saxe sont dans une grande activité, principalement celles de drap; comme les Anglais ne peuvent plus enlever les laines fines de ce pays, cette matière première se trouve actuellement en abondance. (Journal de Francfort.)

### ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 6 mars.

Un décret royal du 6 février dernier, sur l'envoi et l'abonnement du Bulletin des lois du royaume, porte en substance que ce Bulletin sera envoyé officiellement aux ministres, conseillers-d'état, préfets, sous-préfets, cours et tribunaux, à leurs présidents, procureurs-généraux et du roi, et juges-de-paix. Les autres fonctionnaires et les particuliers le recevront pour un abonnement modéré dont le produit sera affecté aux frais de son impression et de son envoi.

Un deuxième décret du même jour contient des dispositions sur la chasse, d'après lesquelles cet exercice est interdit à tous ceux qui n'ont pas le port d'armes, qui sera délivré, par les préfets et sous-préfets, à toutes les personnes de leur arrondissement qui ont le droit de chasse. La prohibition de chasser n'empêche pas que chaque propriétaire, ou fermier, ne puisse détruire les animaux qu'il trouve ravageant ses

propriétés, ou endommageant ses récoltes, pourvu qu'il ne se serve pas d'armes à feu. La chasse dans l'étendue des domaines royaux, bois et forêts, est réservée au roi. La chasse dans le territoire des villes, dans les bois et biens communaux, sera affermée au profit des communes propriétaires de terres, bois et forêts. (Courier de l'Europe.)

### ROYAUME D'ITALIE.

Venise, le 1<sup>er</sup> mars.

Une escadre anglaise qui a remonté le golfe Adriatique, a détaché une reconnaissance devant Trieste. Les capitaines des frégates en coisière montrent beaucoup d'animosité contre les Russes et les Autrichiens. Les trois vaisseaux de ligne et les deux frégates russes que l'on avait cru vouloir prendre leur ancrage à Porto-Re, se sont embossés sous la protection des batteries du môle, à Trieste; ils ont fait tous les préparatifs nécessaires pour repousser une attaque, dans le cas où les Anglais la tenteraient. (Idem.)

### S U I S S E.

Zurich, le 4 mars.

M. le conseiller d'Itner, ambassadeur de la cour de Bade en Helvétie, et qui réside à Zurich, se rendra après-demain à Lucerne. Il est question de renouer des négociations entre le grand-duché de Bade et le canton d'Argovie, au sujet des nombreuses difficultés qui se sont élevées relativement au Frickthal. Le gouvernement de Bade réclame la paiement de sommes arriérées dues par le Frickthal, et que le gouvernement de l'Argovie, fondé sur les principes de la cession de ce pays à la Suisse, ne croit pas devoir payer. Les négociations entamées à ce sujet, à plusieurs reprises, et particulièrement l'automne dernier, n'ont encore pu amener aucun résultat. On espère que cette fois-ci elles auront plus de succès. (Idem.)

## I N T É R I E U R.

Caen, le 12 mars.

Lundi 7 de ce mois, s'est faite la distribution des prix accordés au concours, pour la foire du premier lundi de carême.

Le jury n'a point accordé de prix pour les jumens qui ont été présentées, attendu leur peu de mérite et de qualité.

La première prime a été accordée à M. Simon de Ranville, à raison d'un cheval bai-marron, âgé de six ans.

La deuxième prime a été accordée à M. Louis Nouri, cultivateur de la commune de Bretteville, à raison d'un cheval bai-doré, âgé de quatre ans.

Le premier accessit est accordé à M. Duparc-le-Maire, cultivateur à Hérouville, pour un cheval bai-doré, âgé de quatre ans.

Le deuxième accessit est accordé à M. Simon de Ranville, pour un cheval bai-doré, âgé de quatre ans.

Paris, le 16 mars.

### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 28 brumaire an 13, vu la demande de Jean et Françoise Peyrusse Lafleur, frère et sœur, domiciliés à Montléon et à Maubourguet, en déclaration d'absence d'autre Jean Peyrusse leur frère, disparu depuis plus de dix ans,

Le tribunal de première instance à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, pour constater l'absence de Jean Peyrusse.

Par jugement du 19 novembre 1807, sur la demande de Jean-Baptiste Dupuis, capitaine de la garde de Paris,

Le tribunal de première instance à Metz, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Dupré.



## LITTÉRATURE. — MORALE.

*Maximes et réflexions sur différens sujets de morale et de politique ; par M. de Levis. Seconde édition (1).*

M. de Levis a choisi pour épigraphe le passage suivant, tiré des *Considérations sur les mœurs* : « Il serait à souhaiter que ceux qui ont été à portée de connaître les hommes, fissent part de leurs observations : elles seraient aussi utiles à la science des mœurs, que les journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. » Lorsque Duclos excitait ainsi à écrire ceux qui ont été réellement à portée de connaître les hommes, il était bien loin d'encourager cette foule d'écrivains qui, placés par le sort loin des affaires et dans une condition obscure, ont prétendu, non-seulement peindre les classes inférieures de la société, mais encore juger les grands et les princes dont les actions pouvaient bien leur être connues, mais non les défauts et les vices, les qualités et les vertus. De pareils tableaux ne sauraient mieux réussir que ceux d'un peintre qui, du bas d'une tour, imaginerait de faire le portrait d'une personne placée au sommet : quelque fût son talent, quelle que fût même la bonté de sa vue, il manquerait, à coup sûr, la ressemblance. Il ne suffit donc pas, pour dépeindre les mœurs, de savoir écrire et d'être doué de l'esprit d'observation ; il faut encore que la fortune nous donne, pour ainsi dire, une mission spéciale, en nous faisant admettre dans l'intimité de ceux qui ont une influence directe sur le gouvernement et l'esprit des peuples. Cela est si vrai, que les seuls ouvrages de ce genre qui aient mérité de passer à la postérité, ont été écrits par des hommes du monde et pour la plupart élevés en dignité, tels que le duc de la Rochefoucauld, Montaigne, le chancelier d'Oxenstiern, le secrétaire d'état Addison. On peut y ajouter le cardinal de Retz, dont les Mémoires sont encore estimés pour la finesse des observations et la beauté des pensées, et non pour la relation d'intrigues de peu d'importance, et le récit des actions d'une guerre ridicule. Quant à ceux des bons écrivains qui n'étaient pas d'une condition si relevée, tels que la Bruyère, Swift et Duclos, ils ont constamment vécu dans la familiarité des grands.

Sous tous les rapports, l'auteur donc nous annonçons l'ouvrage, s'est trouvé dans les circonstances les plus favorables pour connaître les hommes. Elevé à la cour, où son nom et son rang lui donnaient une des premières places, membre, par le choix de ses concitoyens, d'une des plus mémorables assemblées dont l'histoire ait conservé le souvenir, il a connu de bonne heure le manège des cours, la tactique des partis, les princes dans leur gloire et sous le poids de l'infortune, le peuple cachant sa rudesse sous les formes du respect, et bientôt après se montrant à découvert dans la licence de ses terribles agitations ; enfin, voyageur par goût avant la révolution, et depuis, par la force des circonstances, il a eu tout le tems d'examiner les mœurs des pays que d'abord il n'avait fait que parcourir.

Nous allons voir si M. de Levis a su mettre à profit des occasions si favorables à l'observation. Mais avant cet examen, il ne nous semble pas inutile de discuter une objection qui se renouvelle toutes les fois qu'il paraît un ouvrage de ce genre. C'est une opinion accréditée depuis bien des siècles, que tout a été dit en morale. On le croyait avant les ouvrages de Cicéron et de Sénèque, et par conséquent avant ceux de Pascal et de Nicole, de la Bruyère et de tous les moralistes modernes. Il est probable que d'autres écrivains démontreront encore la fausseté de cette assertion ; mais à mesure que les bons livres se multiplient, on a certainement plus à craindre les répétitions. Cependant n'allez pas croire qu'il faille une mémoire prodigieuse, une érudition effrayante, pour juger si des pensées (je ne parle que de celles qui valent la peine d'être examinées) que l'on présente comme neuves, le sont réellement. Dans cette foule de livres anciens et nouveaux qui composent cette branche de la littérature, il y a peu de choses à retenir ; un petit nombre de sentences heureuses, des règles salutaires, des maximes utiles surnagent sur le fleuve de l'oubli : *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Ainsi lorsque l'on trouve dans un ouvrage des pensées telles que celles-ci :

« L'ennui est une maladie dont le travail est le remède ; le plaisir n'est qu'un palliatif. »

« On se lasse de tout excepté du travail. »

« Lorsque la résistance est inutile, la sagesse se

soumet, la folie s'agite, la faiblesse se plaint, la bassesse flâte, la hêrte supporte et se tait. »

« Les événemens prévus par les bons esprits ne manquent guères d'arriver, mais la fortune se réserve deux secrets, l'époque et les moyens. »

« L'humeur porte sa peine. »

« Le génie crée, l'esprit arrange. »

« Les faiblesses des hommes supérieurs satisfont l'envie, et consolent la médiocrité. »

« Les succès couvrent les fautes, les revers les rappellent. »

« L'ingratitude ne décourage pas la bienfaisance, mais elle sert de prétexte à l'égoïsme. »

On peut assurer que de telles pensées appartiennent à l'auteur qui se les attribue, car elles sont si justes et si bien exprimées, qu'elles seraient présentes à la mémoire si elles étaient dans un autre recueil. On peut en dire autant de ces deux mots qui renferment tant de sens : « noblesse oblige », qu'il sied bien à M. de Levis de donner comme maxime, et qui devraient être la devise de toutes les familles illustres du monde pour l'avantage de la société et pour le leur.

Après les maximes, on trouve des chapitres qui traitent de l'amour-propre, de la crainte, des femmes, et de l'amitié. Quoiqu'ils soient loin d'être sans mérite, nous préférons de citer quelques-unes des pensées détachées, où nous croyons que l'on reconnaîtra avec nous de l'esprit, de la sensibilité, et quelquefois de la profondeur.

« Il y a un moyen sûr, mais un peu cher de faire prendre à un fripon toutes les apparences d'un honnête homme, c'est de lui donner cent mille liv. de rente. »

« Ne pas vouloir les moyens de ce que l'on veut est une bien commune inconséquence. »

« On ferait bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd dans le monde. »

« Les formes de la société sont comme les vêtements, elles servent à couvrir des défauts et des plaies secrètes qui restent cachées jusqu'à ce que l'intimité les découvre : aussi l'homme sage ne la provoque-t-il pas légèrement. »

« O vous qui vous plaignez de l'ingratitude, n'avez-vous pas eu le plaisir de faire du bien ? »

« Plaisir de faire plaisir, jouissance délicieuse inconnue à l'égoïste ; que vous dédommageriez bien l'homme sensible de la part qu'il prend aux souffrances d'autrui ! »

« Pour première punition de nos injustices, nous aimons moins. »

« Nous nous moquons de l'ignorance des siècles passés, sans nous apercevoir combien nous apprenons à rire aux générations futures. »

« Lorsque les passions meurent, les goûts en héritent. »

« La curiosité qui porte sur les choses annonce de l'élevation, comme celle qui ne porte que sur les personnes, est une marque de petitesse. »

« Ce qui dégoûte les bons esprits des discussions métaphysiques, c'est que pour l'ordinaire on commence par ne pas s'entendre, et que l'on finit par se quereller. »

« Si la fortune pouvait récriminer, on serait moins prompt à l'accuser. »

On voit que dans toutes ces pensées la précision ne nuit pas à l'élégance.

La seconde partie traite de la politique, et commence également par des maximes. En voici quelques-unes :

« Les grands Etats peuvent supporter de grands abus ; ce sont les grandes fautes qui les font périr. »

« D'ici à long-tems la seule sauve-garde possible de la liberté individuelle dans l'Europe continentale, sera la douceur des mœurs. »

« Gouverner, c'est choisir. »

« L'indulgence et la générosité sont des plaisirs de prince ; mais l'indulgence sans fermeté est faiblesse, et la générosité sans discernement est profusion. »

« Réprimez, vous aurez moins à punir. »

« C'est parce que les lois ne suffisent pas pour contenir les passions et réprimer les vices, que dans les Etats bien ordonnés la religion et l'honneur prêtent main-forte à la justice. »

Les chapitres suivans sont peu susceptibles d'extraits. A l'égard des réflexions sur l'art militaire, nous laisserons aux gens du métier à prononcer sur leur mérite ; mais nous parlerons plus hardiment de l'essai intitulé : *De l'influence des armes à feu sur la civilisation*. Cette question importante est présentée sous un jour tout nouveau ; les raisonnemens sont forts, les citations choisies avec discernement, le style coulant et harmonieux ; enfin tout ce morceau est très-remarquable, et donne l'idée la plus avantageuse du talent de M. de Levis. Cependant on peut lui reprocher de n'avoir pas su éviter un défaut commun à presque tous ceux qui s'occupent fortement d'un sujet, c'est d'abonder dans leur sens :

ainsi il prouve très-bien que les armes à feu ont favorisé la civilisation et même concouru à détruire la féodalité ; mais il ne s'ensuit pas, comme il le prétend, que cette cause soit la seule.

Toutefois nous citerons en entier ce passage intéressant qui renferme des rapprochemens justes et instructifs.

« L'influence du canon sur l'état de la civilisation ne s'est pas bornée à l'heureuse amélioration dans le sort des prisonniers. Il est un autre changement dans l'ordre social dont l'usage de l'artillerie est la cause : c'est elle qui a détruit le servage, et fait disparaître pour jamais en Europe cette inégalité de droits qui réduisait l'homme à la condition des animaux domestiques, et contre laquelle la religion et l'humanité tonnaient vainement depuis tant de siècles.

« Il ne s'agit que de réunir des faits épars dans l'histoire de tous les âges pour former, en faveur de cette opinion, un corps de preuves que rien ne semble contredire.

« Jamais la richesse n'a mis une telle inégalité entre les hommes, qu'en leur donnant des chances différentes dans les hasards des combats. Long-tems avant que la vanité eût orné les armures d'or et de pierres, les riches avaient eu soin de les rendre à l'épreuve des traits et des armes offensives dont on se servait alors. Ce n'était donc pas sans raison que l'on attachait une si grande importance à ce genre de luxe ; et voilà ce qui explique pourquoi les anciens poètes ont déployé toutes les richesses de leur imagination sur un sujet en apparence si frivole. Cependant observez à quelle époque finissent toutes les descriptions d'armures merveilleuses : elles cessent avec les tems héroïques, c'est-à-dire, lors de la destruction des monarchies absolues en Grèce et de l'établissement des républiques démocratiques. C'est qu'alors la jalouse égalité et la liberté inquiète n'auraient pas souffert un pareil privilège. Les nobles ou eupatrides tiraient quelque considération des services de leurs ancêtres ; mais leurs armes ne les rendaient pas plus invulnérables que les autres citoyens. Personne n'a jamais parlé de la cuirasse de Périclès, ou du bouclier d'Alcibiade.

« Le roi républicain Léonidas, ce descendant d'Hercule, n'était pas mieux armé que le dernier des Spartiates.... Que dis-je, le dernier, ils étaient tous égaux ; mais lorsqu'ils menaient des ilotes à la guerre (et dans plusieurs expéditions, chaque citoyen en conduisit jusqu'à sept), ces esclaves, dont la vie était bien moins précieuse, n'étaient qu'à demi-armés.

« Toutes les autres républiques du monde, fondées sur le même principe d'égalité de droits civils lors même que leur constitution fut mêlée d'aristocratie, observèrent le même usage. A Carthage et à Rome, les patriciens et les nobles avaient la même armure que les plébéiens ; les armes du général ne différaient pas de celles du soldat : quelques marques distinctives sur son casque ou sa cuirasse servaient à le faire reconnaître, mais ne le mettaient pas à l'abri des coups de l'ennemi (1). Lors même qu'il ne resta plus à Rome que les formes républicaines, et que la liberté fut perdue, l'égalité du danger subsista pour tous les combattans. Sylla, Pompée, César même ne furent pas autrement armés que Fabius et les guerriers des premiers âges de Rome ; mais après la destruction de l'Empire, les armures impénétrables reparurent avec l'inégalité légale des conditions. Les armes des paladins devinrent bientôt fameuses, célébrées par les romanciers de tous les pays, comme celles des héros l'avaient été par les poètes épiques. La différence de religion n'amena pas même dans leurs écrits les changemens auxquels on aurait dû s'attendre ; les armes des payens étaient divines, celles des chrétiens furent enchantées : les fées et les génies, les magiciennes et les sorciers succédèrent aux dieux et aux nymphes de la mythologie ; Armide remplaça Circé, et Merlin fit des talismans plus forts que les ouvrages de Vulcain.

« Voilà la fable, voici la vérité.

« Les chevaliers cherchant pendant la paix les aventures comme les héros des premiers âges, s'exposaient souvent seuls à de grands dangers, mais la valeur n'exclut pas la prudence ; ils ajoutèrent à l'armure des anciens la visière du casque, la mentonnière, les cisars, les genouillères, enfin une défense pour toutes les parties du corps. Cette peau de fer, qui leur servait d'enveloppe, les rendait presque invulnérables, et l'exercice continu des armes, les tournois et les joutes, en augmentant leur force et leur adresse, faisaient que leurs coups étaient plus violens et plus assurés ; au contraire de l'âge présent où l'artisan et le laboureur terrasseraient facilement

(1) Le paludamentum que portaient les généraux et ensuite les empereurs romains, n'était pas, comme l'ont pensé quelques écrivains modernes, une cote d'armes (*lorica hamata*), mais une espèce de chlamyde ou manteau court bordé de pourpre et quelquefois d'or, à la manière des Grecs. Les médailles et les statues en offrent une foule d'exemples.

(1) Un volume in-12. — Prix, broché, 3 fr., et 4 fr., franc de port.

A Paris, chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8 ; et Khrouet, imprimeur, rue des Moutons, n° 16.



le gentilhomme énévéré par la mollesse, et qui n'a pas hérité de la vigueur de ses ancêtres. Les précautions de ces guerriers s'étaient étendues à leurs chevaux. Ces coursiers robustes tout bardés de fer, à l'abri de la lance du cavalier et de la pique du fantassin, armés eux-mêmes en tête d'une espèce d'éperon, s'élançaient excités par leurs maîtres au milieu de la mêlée, écrasant sous leurs pieds le soldat mal armé. Voilà l'explication d'une foule de faits que nous ne regardons comme fabuleux, que parce que nous ne faisons pas assez d'attention à la prodigieuse inégalité entre les combattants. Un chevalier seul, mais armé de pied en cap, était semblable à un lion ou à un sanglier furieux assailli par toute une meute qui, souvent au lieu de succomber sous le nombre de ses ennemis, en fait un grand carnage, et s'échappe victorieux.

« Cette inégalité d'armes qui venait de l'inégalité de la condition, servit dans la suite à la confirmer.

« La richesse inspire l'envie, et souvent un mépris secret se joint aux hommages qu'on lui rend; mais la force inspire la crainte et commande le respect. Les habitants désarmés des campagnes aussi bien que ceux des villes dont l'ancien nom est encore demeuré dans plusieurs langues un terme de mépris, s'accoutumèrent à regarder comme des êtres supérieurs ces guerriers avec lesquels il eût été insensé de se mesurer, ces seigneurs qui n'avaient pas besoin de gardes pour se défendre, et dont le bras savait faire exécuter les ordres: revêtus de leurs armes redoutables, montés sur des coursiers foudroyants, leur colere faisait éprouver à des serfs timides presque autant de frayeur qu'en ressentirent lors de la découverte du Nouveau-Monde, les malheureux Américains à l'aspect de la cavalerie espagnole. Mais lorsque le canon fut inventé, ses terribles explosions détruisirent le charme, les chevaliers reconnurent bientôt l'inutilité des armures contre de pareilles foudres, ils virent qu'elles n'étaient pas même suffisantes pour parer les coups d'arquebuse ou de pistolet tirés de près.

« Bayard, le dernier des chevaliers (si l'on en excepte Henri IV), fut tué d'un coup de carabine, et dans le même siècle, le connétable de Montmorency fut achevé d'un coup de pistolet. Bientôt le canon devenant d'un usage plus commun, fut fatal aux héros: il renversa Gustave Adolphe (3), et fit périr Turenne. Alors on abandonna les armures; à peine conserva-t-on la cuirasse, et la mort étonnée reprit tous ses droits sur la classe privilégiée: en même temps les peuples perdirent cette soumission servile pour des hommes que les armes nouvelles ne respectaient plus. Le désir de l'égalité germa dans tous les cœurs, les nobles eux-mêmes hâterent cette révolution en renonçant aux tournois qui leur donnaient une force et une adresse supérieure à celle des autres hommes, tandis que la magnificence déployée dans ces fêtes en imposait à la multitude. Ils quittèrent leurs châteaux et se fixèrent dans les cités ou auprès des souverains; et bientôt ils perdirent leur fierté à la cour, et leur loyauté se corrompit dans les villes. De leurs anciennes qualités, ils ne conservèrent donc qu'une valeur à toute épreuve que l'esprit de corps et de grands souvenirs surent perpétuer. Mais cet avantage qu'ils ne possédaient pas exclusivement, ne suffit pas pour conserver cette grande barrière qui les avait tenus si long-temps séparés des autres hommes. L'opinion, reine du Monde, se déclara en faveur de l'égalité des droits: quelques seigneurs, quelques princes même, soit par humanité, soit qu'ils préférassent d'exercer par les combinaisons de l'esprit le pouvoir que leurs pères tiraient de la force des armes, s'enrôlèrent sous les drapeaux de la philosophie, et renoncèrent volontairement à des droits qu'elle reprouvait. Enfin le servage fut successivement aboli. La distinction des rangs, sans laquelle il n'y a pas de société, subsista toujours; mais les castes furent réellement détruites. Ce grand changement, cette révolution dans les mœurs a été évidemment produite par l'usage de l'artillerie qui a fait proscrire les armures, et l'on peut dire que, si la noblesse, soutenue par l'honneur et l'intérêt des princes, s'est encore maintenue, le canon a tué la féodalité.

Un supplément aux pensées détachées a été ajouté à cette édition. Parmi les articles remarquables, nous choisirons les plus courts:

« Il y a des gens pour qui l'honneur est un calcul: ne les troublons pas, le public est intéressé au succès de cette spéculation. »

« La pensée est une inspiration, la réflexion un travail. »

« On n'aime plus lorsque les sacrifices coûtent; on aime peu lorsqu'on s'aperçoit qu'on en fait. »

« Il n'y a de mérite à être fidèle que lorsqu'on commence à devenir inconstant. »

(3) En 1632, au siège d'Ingolstadt, un an avant la bataille de Lutzel, où il fut trouvé parmi les morts percé de deux balles.

« Si l'injustice pouvait être excusable, elle le serait envers les ennemis de ses amis. »

« La finesse n'a guère plus de peine à tromper l'esprit qu'à duper la bêtise. »

« En accordant tant d'estime au courage, nous prouvons, en dépit de nos plaintes, le cas que nous faisons de la vie. »

« Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale, qu'une oreille juste n'en admet en musique. »

« De tous les sentimens, le plus difficile à feindre, c'est la fierté. Il n'est pas au pouvoir des âmes vulgaires de l'imiter: dans le malheur elle soutient le courage et donne de la dignité; dans la prospérité, elle rend affable et contraste avec l'insolence de la bassesse parvenue. »

Nous partageons l'opinion de l'auteur sur la plupart de ces pensées: nous croyons avec lui que la pensée est une inspiration, que la réflexion est un travail; et nous terminons en le félicitant d'avoir eu aussi souvent des inspirations heureuses, et de les avoir singulièrement améliorées par le travail de la réflexion, l'habitude de l'observation, et toutes les ressources que donnent les lumières à un esprit naturellement juste et droit.

O. L.

## BOTANIQUE. — BEAUX-ARTS.

*Icones plantarum Gallie rariorum; nempè incertarum aut nondum delineatarum; auctore Augustino-Pyramo Decandolle, doct. med. in Schola medica Montepoliensi, botanica professore, et horti præfecto in Academia Genevensi professore honorario, etc.* Figures des plantes rares qui se trouvent en France, et qui sont douteuses, ou n'ont point encore été dessinées; par A. P. Decandolle, docteur-médecin, professeur de botanique et directeur du jardin à l'Ecole de médecine de Montpellier; professeur honoraire à l'Académie de Genève, etc. (1)

Quoique le langage de la botanique, créé par Linnæus, soit d'une exactitude admirable, et que, distinguant toutes les variations de forme, de position et de proportion dans les organes des végétaux, il offre des moyens sûrs de les comparer et de les caractériser, il n'en est pas moins vrai qu'il ne saurait peindre les objets à l'imagination, et que les descriptions ont toujours besoin d'être accompagnées d'un dessin. Linnæus avait soutenu l'opinion contraire; cependant il n'a presque jamais publié une plante nouvelle, qu'il n'ait jugé à propos de la faire dessiner. Les figures seules peuvent donner l'idée de cette physiologie propre à chaque espèce, et qui la fait infailliblement reconnaître, malgré les variations produites par le sol et le climat. Aussi tous ceux qui se livrent à la botanique ont recours aux figures citées, lorsqu'ils ont de l'incertitude sur une plante.

Mais il est essentiel de fixer, par de bonnes gravures, la détermination des plantes qui n'ont point été gravées; il est absolument superflu de répéter dans un ouvrage ce qui se trouve dans vingt autres. Il serait sans doute agréable de rassembler les figures de toutes les plantes d'un même pays; mais comme pour la Flore de France, il faudrait environ 4000 planches, cette collection insuffisante pour les botanistes, serait d'un prix qui permettrait à peu de gens de se la procurer, et les trois quarts de ce qu'elle contiendrait ne serviraient de rien à ceux qui ont déjà d'autres livres. Les naturalistes qui veulent étendre le domaine de la science, doivent se borner à faire connaître ce qui ne l'est pas encore, et fixer les idées sur ce qui est douteux. Tel est le but de l'ouvrage que nous annonçons.

En étudiant les plantes de France pour donner une nouvelle édition de la Flore de M. de Lamarck, (2) M. Decandolle a remarqué qu'il y en avait plusieurs qui n'avaient point été figurées, dont la synonymie était incertaine, et dont le nom était appliqué à des espèces différentes par divers auteurs. Pour dissiper cette incertitude, il s'est attaché à les bien distinguer, à constater la synonymie, à les comparer à celles avec lesquelles on les confondait, et à en fixer irrévocablement la détermination par une bonne figure. Cet ouvrage sera

(1) Un vol. grand in-4° avec 50 planches. — Prix 36 fr. A Paris, chez Henri Agasse, rue des Poitevins, n° 6; et chez Bernard, quai des Augustins.

(2) FLORE FRANÇAISE ou Descriptions succinctes de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposées selon une nouvelle méthode d'analyse, et précédées par un exposé des principes élémentaires de la botanique; troisième édition, par MM. de Lamarck et Decandolle, Cinq vol. grand in-8°.

Prix, brochés en papier, 48 fr., et en carton, 50 fr. A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

On trouve chez le même libraire: SYNOPSIS PLANTARUM, in Floræ Gallicæ descriptarum; auctoribus J. B. de Lamarck et A. P. Decandolle; un vol. in-8°, — Prix, broché, 6 fr.

le complément de sa Flore, et lui donnera toute la certitude et toute la perfection qu'on peut désirer.

Parmi les cinquante plantes qui composent le premier cahier, il y en a plusieurs de nouvelles, et que M. Decandolle n'a connues que depuis la publication de sa Flore, comme le *Barista bicolor*; d'autres n'étaient désignées que par une phrase; d'autres étaient un sujet de contestation entre les botanistes, parce que, dans les ouvrages où elles étaient décrites, les caractères, la synonymie et l'indication du pays n'étaient pas d'accord.

Ainsi le *Caillelait*, nommé par Linnæus *Galium parisiense*, ne se trouvant point aux environs de Paris, on doutait de son existence: Linnæus s'était trompé sur le lieu d'où il l'avait reçu: M. Decandolle l'a trouvé en abondance à Montpellier, et il l'a gravé sous le nom de *Galium litigiosum*, à cause de l'incertitude qu'on avait sur ses caractères et sa patrie.

Cette collection est d'autant plus précieuse, qu'elle ne contient presque rien qui ne soit nouveau, et qu'on n'est pas obligé d'acheter cinquante gravures pour en avoir une ou deux qu'on ne connaissait pas. S'il s'y rencontre quelques plantes figurées ailleurs, c'est lorsqu'on n'avait pas donné le caractère du genre, comme dans la *Luzula forsteri*, ou lorsqu'il était absolument nécessaire d'offrir la comparaison de deux espèces qu'on avait confondues, comme dans les *Biscutella coronopifolia* et *lævigata*.

Le mérite bien reconnu de M. Decandolle, le succès de ses ouvrages précédents, les ouvrages qu'il a faits par ordre du Gouvernement pour étendre nos connaissances sur l'agriculture et la botanique, sont de sûrs garans de l'exactitude qu'il a mise à caractériser les espèces; et son ouvrage, qui dissipera toute incertitude sur les plantes de France, doit être accueilli par tous ceux qui cultivent cette aimable partie de l'histoire naturelle. Nous ne saurions trop l'engager à en donner la suite. Comme cette entreprise est limitée par sa nature, en se procurant les premières livraisons, on n'a point à craindre de s'engager dans des frais imprévus; et quand même elle ne serait pas terminée, les cahiers qui auraient été publiés seraient toujours utiles aux progrès de la science.

Le texte de l'ouvrage contient une description complète des espèces nouvelles, des observations critiques sur celles dont la synonymie n'était pas bien déterminée, et seulement la phrase spécifique de celles qui sont décrites dans la Flore française. L'auteur a préféré de l'écrire en latin, parce que des plantes inconnues intéressent également les botanistes de tous les pays.

Les dessins ont été exécutés par MM. Poiteau et Tappin, qui sont eux-mêmes d'habiles botanistes; et le burin de M. Plée les a rendus avec beaucoup d'élégance et de fidélité. DELEUZE.

## LITTÉRATURE ANCIENNE

Les savans et les littérateurs désiraient depuis long-temps une édition correcte du texte grec, et une traduction fidèle en français de la *Description de la Grèce* par Pausanias, ouvrage à-la-fois curieux et classique. Nous annonçons avec plaisir que ce double travail sera dû au zèle et aux talens de M. E. Clavier, jugé en la cour de justice criminelle séant à Paris.

Le nouveau traducteur, dans le prospectus qu'il publie, passe en revue les précédentes éditions de son auteur: tout le monde sait, dit-il, que la traduction de Gedyon est très-inexacte; et les deux traductions latines, savoir, celle de Loescherus, imprimée à Bâle en 1550, et celle de Romulus Amasæus, qui se trouve réunie au texte dans plusieurs éditions, ne sont pas beaucoup plus exactes. On doit dire, pour la justification des traducteurs, qu'il leur était souvent difficile de faire mieux, vu le mauvais état où était le texte: en effet, depuis Alde Manuce qui a le premier publié cet auteur en 1516, jusqu'à M. Facius, dont l'édition a paru à Leipsick en 1795, aucun éditeur n'avait eu occasion de consulter des manuscrits, et M. Facius, qui a eu les variantes de deux, l'un de Vienne, l'autre de Moscou, n'a pas pu les examiner lui-même, ce qui est un très-grand désavantage, car les yeux d'un éditeur ont bien plus de perspicacité que ceux d'un simple copiste. On croit donc rendre service non-seulement aux artistes, pour qui Pausanias est un livre classique, mais encore aux gens de lettres et aux savans, en leur offrant une nouvelle traduction de cet auteur, et une nouvelle édition du texte.

Le premier travail dont on a dû s'occuper a été celui de la révision du texte; on a, à cet effet, consulté quatre manuscrits de la bibliothèque impériale, dont l'un, coté 1400, ne contient que les Attiques, et les trois autres, cotés 1299, 1410 et 1411, sont complets. Aucun d'eux ne remonte au-delà du 13<sup>e</sup> siècle, cependant ils



ont servi, les nos 1410 et 1411 sur-tout, à rétablir le texte en beaucoup d'endroits, et même à remplir quelques lacunes. On a consulté les ouvrages de tous les critiques, et on a rassemblé les corrections qui pouvaient avoir quelque vraisemblance; on en a eu aussi plusieurs d'un savant (M. Coray) dont le traducteur s'honore d'être le disciple et l'ami; enfin, l'étude que ce traducteur fait, depuis plus de dix ans, de Pausanias, et les recherches sur l'histoire ancienne et sur la mythologie auxquelles il s'est livré, l'ont mis dans le cas de faire lui-même un grand nombre de conjectures, et il en a donné, dans le *Magasin Encyclopédique*, quelques-unes qui ont obtenu l'approbation des savans les plus distingués de la France et de l'étranger; il croit donc pouvoir se flatter que l'édition du texte sera beaucoup plus correcte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent.

Pausanias étant pour les artistes un auteur classique, puisqu'il est celui qui a décrit le plus de monumens en tous genres, ou s'est attaché à le traduire avec une exactitude scrupuleuse, pour ne lui rien faire dire de plus que ce qu'il a voulu dire.

Cette traduction sera accompagnée de notes relatives ou au texte, ou aux matières que Pausanias traite. On rendra compte dans les premières des changemens qu'on aura faits au texte, de ceux qu'on croira devoir proposer, sans cependant oser les adopter, et des raisons par lesquelles on se sera décidé à l'expliquer différemment que ne l'avaient fait les traducteurs précédens. On discutera dans les autres les points d'histoire et de géographie qui pourraient offrir quelques difficultés: on fera quelques observations sur les arts, ou du moins on renverra à celles qui se trouvent dans les principaux ouvrages sur cette partie; on y en joindra même de nouvelles qui ont été promises au traducteur par le savant M. Visconti, célèbre par l'étendue de ses connaissances en ce genre.

L'ouvrage sera terminé par une chronologie de l'histoire grecque depuis les temps les plus reculés, faite d'après un nouveau système, et par cinq tables; 1<sup>re</sup> des artistes, avec une notion sur leur vie; 2<sup>e</sup> de tous les monumens des arts dont il est question dans Pausanias; 3<sup>e</sup> des auteurs, avec des notices sur leur vie et sur leurs ouvrages; 4<sup>e</sup> une table géographique; 5<sup>e</sup> une table générale.

L'ouvrage entier sera de six volumes: il paraîtra en trois livraisons, chacune de deux volumes. Comme il renfermera beaucoup de notes et de tables, le prix de chaque livraison sera de 30 fr.

Il ne sera tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires au-delà des souscriptions: on n'exige rien d'avance, mais seulement l'engagement de retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront.

On souscrit à Paris, chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue de Thionville, n° 10.

Et dans les principales villes, chez les libraires ci-après désignés:

- A Lyon, chez les freres Périsse.
- A Marseille, chez Mossy.
- A Bordeaux, chez Pinard, imprimeur de la préfecture.
- A Londres, chez Payne.
- A Leyde, chez Luchtmans, freres.
- A Strasbourg, chez Levrault, freres.
- A Vienne en Autriche, chez Schaumbourg et compagnie.
- A Venise, chez Nicolas Glycy et Demetrio Theodosio.
- A Livourne, chez Tomaso Masi et compagnie.
- A Pétersbourg, chez Klöstermann.
- A Moscou, Riss et Saucet.

## HISTOIRE NATURELLE.

A U R É D A C T E U R.

Paris, le 14 mars 1808.

Monsieur,

Le grand singe dont on a annoncé l'arrivée à Paris, n'est point l'animal qui porte chez les Malais le nom d'*orang-outang*, c'est-à-dire, *homme sauvage*, que nous avons adopté; c'est le *jocko*; on l'appelle aussi quelquefois *petit orang-outang*, à cause de ses nombreux rapports de conformité avec la grande espèce, dont il diffère particulièrement par une taille plus petite. Notre célèbre Buffon l'a également désigné par les dénominations de *jocko* et de *petit orang-outang*, Linnaeus par celle de *simia satyrus*, et Audebert, naturaliste moderne qui a publié une bonne et

magnifique *Histoire naturelle des singes*, l'a nommé simplement *jocko*. J'en ai donné la figure dans mon édition des *Oeuvres de Buffon*, tom. 35, pl. 134, et Audebert l'a peint, fig. 2, dans son bel ouvrage.

Ce n'est pas la première fois qu'un *jocko* vivant paraît en Europe. Au commencement de juillet 1776, une jeune femelle de cette espèce fut envoyée en Hollande, à la ménagerie du prince d'Orange, où elle mourut en janvier 1777. Il est fort à craindre que l'individu arrivé ces jours derniers à Paris, et qui est aussi une jeune femelle, n'y prolonge pas aussi long-tems son existence. Les fatigues d'un long voyage, et plus particulièrement encore le froid que cet animal a éprouvé, lui ont occasionné des maux dont on aura peine à le sauver, malgré tous les soins qu'on lui prodigue. Ce serait une perte, non-seulement pour l'histoire naturelle, qui se trouvera privée d'observations d'un grand intérêt au sujet d'animaux dont les formes se rapprochent de l'espèce humaine, mais encore pour la simple curiosité, qui a rarement des objets aussi attrayans.

Les dépouilles de *jockos* conservées dans le cabinet d'histoire naturelle, et sur-tout le sujet vivant de la ménagerie de Hollande, ont mis les naturalistes à portée de décrire cette espèce avec exactitude, et je crois inutile de rapporter leurs descriptions, que l'on pourra lire dans les ouvrages que je viens de citer; mais j'ai pensé que vos lecteurs veraient avec plaisir quelques détails sur le *jocko* de Paris.

C'est, comme je l'ai dit, une femelle qui n'a guère qu'onze mois. Au premier aspect, on est frappé de sa tête couverte de cheveux plutôt que de poils, de son front élevé, des rugosités très-saillantes qui le sillonnent non en travers, mais du haut en bas, particularité que les peintres n'ont pas rendue, parce qu'ils n'ont travaillé que d'après des peaux desséchées; de ses petites et très-jolies oreilles; des belles rangées de dents incisives qui garnissent une très-grande bouche, placée sous un très-petit nez; enfin de sa physionomie et de son regard pleins de douceur, ainsi que de son naturel paisible. Ce singe est couché dans une espèce de lit où il reste fort tranquille, étendu sur le dos. On l'a revêtu d'une camisolle dont les manches sont larges; des couvertures lui vont jusqu'au menton et sa tête est à l'air. Il tient aussi ses bras hors du lit, mais pour n'avoir pas froid aux mains, il les cache dans les manches de sa camisolle, dont il se fait un manchon. S'il aperçoit entrer quelqu'un qu'il ait l'habitude de voir, il lui prend la main et la serre en signe d'affection. Il aime beaucoup les boissons sucrées: on préparait l'autre jour, devant lui, une potion de manne; il s'impatiente de ce que l'on tardait trop à la lui donner; ses cris étaient vifs, aigus et semblables à ceux d'un enfant qui veut être servi; bientôt ses couvertures furent jetées de côté, et le malade, à moitié hors du lit, tira son médecin par l'habit et par le bras avec tant de véhémence qu'il fallut lui livrer sa potion; il la but en tenant la tasse de ses deux mains, et versant dans sa bouche de la même manière que les hommes; il rendit la tasse et se recoucha. Un instant après, on voulut l'attraper en mettant de l'eau dans la même tasse; il témoigna les mêmes desirs et la même impatience, mais dès qu'en buvant il eut reconnu qu'on ne lui avait donné que de l'eau claire, il tourna la tête pour la rejeter hors de son lit, et rendit bien vite la tasse.

La maladie de cet intéressant animal paraît être une inflammation dans le bas-ventre. Son maître attend sa guérison, et il se propose de l'offrir à S. M. l'Impératrice et reine, pour la ménagerie de Malmaison. En attendant, un particulier, ami du propriétaire du *jocko*, a bien voulu donner asile au malade, qui semble témoigner par ses regards et ses mouvemens beaucoup de reconnaissance à son hôte généreux.

L'on sait que les *jockos* habitent les forêts profondes et solitaires de Bornéo; celui-ci a été pris aussi dans cette île, d'où il a été transporté à l'Isle-de-France; puis en Espagne, enfin en France par terre. Ce dernier voyage, entrepris en hiver, l'a plus fatigué que les longs trajets de mer, et l'a mis en danger de périr.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SONNINI.

## LIBRAIRIE.

On annonce comme devant paraître très-prochainement chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, un *Traité sur la nouvelle Physiologie du cerveau, ou Explication de la doctrine du docteur Gall, sur la structure et les fonctions de cet organe*; l'ouvrage est accompagné de notes sur cette doctrine et de plusieurs planches; par M. Haquart, docteur en médecine.

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> ..	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant....	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg....	182	181
Madrid eff....	15 75	15 65
— vales.....		
Cadix effec....	15 75	15 65
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	435 r	445 r
Livourne.....	505	502
Naples.....		
Milan.....	71 18 6 d. p. 6 <sup>e</sup>	71 19 6 d. p. 6 <sup>e</sup>
Basle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	250	249
Vienne.....	116	
St-Petersbourg..		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gènes eff....	475	472
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

## EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jous. du 22 sept. 1807..	fermée.
Idem. Jous. du 22 mars 1808....	84 fr. 55 c.
Bons de remboursement .....	81 fr. 60 c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	ff. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescriptions sur domaines.....	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.....	1265 fr. c.

## SPECTACLES.

- Académie Impériale de Musique. demain. *Edipe à Colone*, et la 3<sup>e</sup> repr. des *Amours d'Antoine et Cléopâtre*.
- Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le *Vieux Célibataire*.
- Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique. Aujourd. le *Nozze di Figaro*.
- Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui la 1<sup>re</sup> repr. de *M<sup>lle</sup> de Guise*, opéra en 3 actes.
- Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd. *Molière à Lyon*, *Mincétoff*, parodie de *Minzickoff*, et la *Jeune Mère*.
- Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd. la *Tête du Diable*, les *Pointus*, et les *Amours de Montmartre*.
- Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd. *Charles*, et *Olympia ou la Caverne de Strozzi*.
- Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd. *Grands exercices* par M. Ravel et sa troupe.
- Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd. *grands exercices d'équitation*, et les Français en Pologne.
- Tivoli d'hiver, place du Palais de Justice, en la Cité. Aujourd. 66<sup>e</sup> Fête. Nouveaux exercices par M. Forioso. Allemande et walse par Mmes Forioso et Frascara, sur deux cordes parallèles. Opticographie de M. Gadbois. Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Expériences de M. Préjean. Intermedes français et italiens, chantés par M. Bianchi.
- Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.
- Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.
- Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S. - Honoré. Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses; et répètera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.
- Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine - Michandière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.